

## ALLEMAND

### ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT VERSION

**Alain Leduc, Christine Meyer, Béatrice Pellissier, Stéphane Pesnel**

**Coefficient** : 3 ; **Durée** : 4 heures

Le nombre de candidats inscrits à l'épreuve commune a encore légèrement baissé en 2003, ce qui ne peut manquer de susciter une certaine inquiétude quant au recul général de l'allemand dans le secondaire et dans les classes préparatoires : sur 247 inscrits, 237 candidats ont composé, contre 252 en 2002 et 283 en 2001. Il est vrai, à l'inverse, que l'autre épreuve de traduction allemande (version et court thème) est en hausse constante (12 candidats cette année, contre 7 en 2002 et 1 en 2001). La moyenne générale atteint seulement 7,64 : sans être catastrophique, ce chiffre est néanmoins le signe d'une session simplement convenable. La frange supérieure est relativement importante puisque une cinquantaine de copies (55 copies exactement), soit un petit quart des candidats, obtiennent une note située entre 12 et 16 : ce sont là des candidats de bon niveau, bien entraînés à l'exercice de traduction, sachant manier avec aisance et souplesse les structures des deux langues. Cette frange supérieure ne va pourtant pas jusqu'à l'excellence, de sorte que le jury n'a pas estimé pouvoir attribuer des notes plus élevées. La frange médiane, de 06 à 11, est apparue assez terne (98 copies). Quant aux copies situées entre 01 et 05, en nombre trop important (83 copies), elles proviennent à l'évidence de candidats insuffisamment préparés, souvent incapables d'analyser convenablement des phrases allemandes, mais plus encore de s'exprimer dans un français soigné, voire seulement correct. Un candidat a rendu copie blanche. Le jury a cette année relevé une quantité excessive de fautes de morphologie verbale et de grammaire élémentaire : la concordance des temps et des modes dans un texte narratif ainsi que la subordination française semblent poser problème à un trop grand nombre de candidats. La version, rappelons-le, est un exercice d'expression française autant que de compréhension écrite de l'allemand.

Le texte à traduire était tiré d'un ouvrage de prose contemporaine de l'écrivain récemment décédé W.G. Sebald, sorte de roman de voyage intitulé *Schwindel. Gefühle* (1998). Il n'était pas nécessaire de connaître le contexte de cette œuvre originale et inclassable pour comprendre l'extrait proposé, dans lequel il est question d'une sortie entreprise par le narrateur en compagnie d'un homme qu'il ne connaît manifestement pas bien, nommé Ernst, et au cours de laquelle les deux hommes font halte dans un café-restaurant avant de continuer leur route séparément. Le narrateur rapporte ces faits très simples ainsi que la conversation menée dans le café, de même qu'il décrit les gestes de son compagnon et les agissements des personnages en arrière-plan, dans un style sobre et précis, dépourvu de fioritures mais reposant sur des structures syntaxiques dites complexes, des plus courantes dans la langue (écrite) d'aujourd'hui. Il est frappant de constater que les candidats au concours de l'ENS

semblent, pour une bonne part, désarçonnés par ce genre d'écriture, classique et moderne à la fois, qui exige du traducteur davantage de bon sens et de rigueur que de recherche stylistique. Il s'agissait d'un texte au contenu concret et « réaliste », possédant une autonomie suffisante pour être accessible à la compréhension immédiate et ne posant pas de difficulté particulière sur les plans sémantique et lexical.

La compréhension du texte a souvent été entravée par l'ignorance du lexique courant, notamment de certains verbes composés dont la particule modifie le sens premier, tels que *mitteilen* (qui veut dire « raconter, faire part de » et non « partager »), *auffallen* (confondu avec *einfallen*, « venir à l'esprit »), *besorgen* (« faire, s'acquitter de » et non « prendre soin »), *geraten* (traduit par « demander conseil »). L'expression *einem Laster unter die Räder geraten* (« se faire écraser par un camion ») n'a été comprise que par une minorité de candidats, la plupart n'ayant pas réussi à en identifier ne fût-ce que la composition : une traduction du type « où ils seraient presque passés sous les vélos », qui laisse simplement de côté le complément au datif *einem Kieslaster*, témoigne d'une ignorance de la grammaire syntaxique de base. Signalons à ce propos que les omissions non signalées, récurrentes dans certaines copies, ont été lourdement sanctionnées. Le jury établissant une grille très précise des séquences du texte pour faciliter la correction, il est illusoire de penser que l'escamotage de parties plus ou moins importantes du texte puisse passer inaperçu.

Les erreurs les plus graves sont dues à une mauvaise analyse de la syntaxe allemande. Là encore, l'ignorance de certaines tournures usuelles a coûté cher à bon nombre de candidats. Il était impossible, par exemple, de comprendre la structure de la deuxième phrase si l'on ignorait le sens et l'emploi de *ehe* (conjonction de subordination synonyme de *bevor*), de *gleich* (postposition exigeant le datif et signifiant « pareil à ») et de *wobei* (qui n'est pas une conjonction de lieu synonyme de *wo*, mais veut dire « ce faisant », « pendant ce temps » et suggère donc la concomitance de deux actions). Dans la plupart des cas, une lecture attentive et réfléchie de l'ensemble du texte, préalable incontournable à toute bonne traduction, aurait dû permettre de dégager les rapports de cohérence interne entre les différentes propositions et phrases entières. Il fallait voir par exemple que le complément *nur allmählich und nur bis zu einem gewissen Grad*, placé en première position dans la quatrième phrase, se rapporte non seulement au verbe *zurückkehren*, mais aussi au verbe *hervortreten* de la proposition suivante. Plus simplement, il fallait reconnaître dans le *darauf* de la cinquième phrase l'anaphorique prépositionnel commandé par le verbe *verzichten* (*auf* + acc.) : en le traduisant comme une unité syntaxique autonome, on tombait forcément dans le contresens, voire le non-sens. Seule une lecture très superficielle du texte peut expliquer que de nombreux candidats aient pris le pronom relatif *die* dans *die geheime Botschaften [...] hin- und herzutragen schien*, qui ne peut se rapporter dans ce contexte qu'à l'antécédent *Bedienerin*, pour l'article défini pluriel et l'aient traduit comme déterminant du groupe nominal *geheime Botschaften und gemurmelte Worte* (ce qui rendait la phrase incohérente dans son ensemble et témoignait surtout d'un manque d'attention aux marques de déclinaison du groupe nominal). Plus grave encore, la faute de grammaire élémentaire qui consistait à prendre le nom composé *Agneshheim* pour un génitif (« la maison d'Agnès ») a été faite par presque tous les candidats, tandis que quelques autres ont cru y voir le nom d'une localité (« Nous n'étions plus loin d'Agneshheim »). La forme contractée *zum* (= *zu dem*) indiquait pourtant sans équivoque qu'il s'agissait d'un nom

commun, donc d'un foyer ou hospice (*Heim*) nommé Agnès (ou plus exactement Sainte-Agnès, en français).

Il fallait aussi veiller à ne pas confondre les adjectifs et les adverbes, ce qui n'est pas possible sans une interprétation correcte des marques de déclinaison et d'accord. Un groupe nominal simple comme *unabsehbares braunes Ödland*, par exemple, n'aurait pas dû poser de problème particulier d'analyse. L'ignorance de *unabsehbar* (« dont on ne peut pas voir la fin, s'étendant à perte de vue, incommensurable ») n'aurait pas dû empêcher d'identifier ce terme comme un adjectif épithète de *Ödland* et non comme un adverbe se rapportant à *braun*, ainsi que cela s'est vu dans les traductions du type : « un désert d'un marron indescriptible ». Rappelons que dans bien des cas, une analyse syntaxique correcte permet de compenser les lacunes lexicales isolées, dans la mesure où elle permet de deviner, au moins de manière approximative, le sens d'un mot à partir de son rapport avec le contexte. L'épreuve de version est avant tout destinée à tester la capacité des candidats à tirer parti de leurs compétences linguistiques générales (c'est-à-dire de leur connaissance des *mécanismes* de la langue allemande) pour résoudre ces problèmes particuliers ; elle n'a pas pour objet d'exiger d'eux des connaissances lexicales encyclopédiques. Ainsi, l'ignorance de termes tels que *Kieslaster*, *Pfadfinder* ou *gezirkelt* n'est pas rédhibitoire, à condition que l'on se donne la peine de chercher une traduction sensée, c'est-à-dire motivée par le contexte et / ou la composition du mot. Le jury a par exemple accepté « circulaire » pour *gezirkelt*, alors que ce terme, qui vient certes de *Zirkel* (compas), désigne moins le tracé du mouvement qu'il n'exprime l'idée de calcul, de minutie, voire d'artifice.

On ne saurait assez recommander aux candidats de se servir de leur bon sens pour éviter les incohérences sur le plan sémantique. Les gens attablés dans un café, *Gäste* en allemand, sont des clients et non des « hôtes ». De même, s'il est exact que *Dämmerung* signifie en général le crépuscule (ou l'aube), cette interprétation était exclue par le contexte, qui ne laissait aucun doute sur le fait que l'action se passe aux alentours de midi, sous un soleil aveuglant, et que l'état de semi-obscurité ainsi désigné ne règne qu'à l'intérieur du café : la traduction adéquate était donc « pénombre ». Dans le même ordre d'idées, on s'étonne que de nombreux candidats n'hésitent pas à traduire *undurchdringlich* par « éblouissante », dans un contexte où ce terme ne peut désigner que l'obscurité (*das Dunkel [...] war so undurchdringlich*). Les non-sens de ce type, qu'il était pourtant facile d'éviter, ont été fréquents sur ce texte. Ainsi, la confusion entre *Herbst* et *Frühling*, qui peut à la limite se comprendre hors contexte, devient tout simplement absurde dans une phrase qui décrit la métamorphose de champs de blé en un « désert brun s'étendant à perte de vue » ! On aurait pu penser aussi que les candidats qui ne connaissaient pas le verbe *verzichten* seraient capables d'en déduire le sens à partir de la suite de la phrase (*und nahm sich statt dessen lieber eine der Zigaretten, die ich ihm anbot*). Au mépris de toute logique, bon nombre d'entre eux ont traduit cette phrase par : « Ernst accepta de manger quelque chose, mais préféra prendre une cigarette à la place. » Beaucoup d'erreurs sur le sens de *ehe* auraient également pu être évitées avec un minimum de raisonnement sur la cohérence d'ensemble de l'information (les deux actions évoquées ne pouvaient être interchangeables ni simultanées, la logique même voulait qu'elles fussent reliées par un rapport de successivité).

En ce qui concerne la technique de traduction, rappelons que la règle est de tout traduire (mais rien de plus), et ce en respectant autant que possible – c'est-à-dire sans malmener la

syntaxe française – la complexité syntaxique du texte d'origine (hiérarchie des propositions, articulations logiques). Le jury a relevé une quantité excessive de copies dans lesquelles les séquences à structure complexe ont donné lieu tantôt à des stratégies d'évitement systématique (tronçonnement des phrases), tantôt à des transpositions mécaniques respectant l'ordre des éléments au prix d'une distorsion partielle du sens, notamment au moyen de mises en relief erronées (« profondément et en connaisseur, Ernst avala la fumée » ou encore « c'est profondément et en connaisseur qu'Ernst avala la fumée »). La mise en relief était également superflue et très maladroite dans la première phrase (« C'est fatigués par notre marche que nous débouchâmes [...] »).

Le jury constate par ailleurs une méconnaissance assez répandue de l'emploi des prépositions, qui diffère considérablement dans les deux langues. Ainsi, le *von* de la première phrase, qui indique la cause, ne peut se traduire en français par *de* (« les jambes fatiguées de notre marche »). On ne pouvait pas davantage rendre par *de* le *aus* de *aus seiner Jackentasche* (« le stylo de la poche de sa veste » ou, pire, « de sa poche de veste »). Le sens de cette préposition, qui indique l'origine, doit être explicité par une périphrase en français : « qu'il sortit / avait sorti de la poche de sa veste ». La confusion dans ce domaine peut donner lieu à des contresens, comme lorsque le complément *beim Eintreten*, où l'infinitif indique une action en cours, est rendu par « à l'entrée », ce qui est une indication purement spatiale. Il était bien sûr tout aussi faux de traduire par « en entrant », puisque cela revenait à attribuer l'action d'entrer à l'obscurité et non aux deux hommes (« L'obscurité qui nous enveloppa en entrant »). Les seules traductions possibles étaient donc : « à notre entrée » ou « lorsque nous entrâmes ». Même lorsque les différentes séquences sont correctement traduites, il faut veiller à ce que leur disposition dans la phrase française n'entraîne pas d'ambiguïté, voire de déplacement du sens. Dans la phrase *Ich bat ihn dann noch [...] besorgte*, le complément *ohne das geringste Zögern* se rapporte au verbe *besorgte* : si l'on traduit cette proposition par « ce qu'il fit d'ailleurs [...] à l'aide du stylo à bille qu'il sortit de la poche de sa veste sans la moindre hésitation », l'absence d'hésitation n'est plus attribuée à l'action d'écrire, mais à celle de sortir le stylo. La même vigilance est requise lorsqu'il s'agit de traduire des mots *a priori* « transparents » tels que *Desinteresse*, qui signifie « désintéret » mais non « désintéressement ». Le mot *Kunststück*, qui désigne un exploit acrobatique (tour d'adresse, numéro de cirque), ne semble pas connu de nombreux candidats, qui l'ont assimilé à *Kunstwerk* (« œuvre d'art »). Ce contresens, qui aurait pu lui aussi être évité à l'aide du contexte (description précise du geste en question, rapport clairement établi avec le domaine du cirque), est toujours plus excusable qu'une traduction totalement dénuée de sens comme « morceau d'art ». Toutes ces erreurs relèvent à l'évidence moins d'une mauvaise connaissance de la langue étrangère que d'un manque d'entraînement à l'exercice de version et d'une maîtrise insuffisante du français.

Quelques rappels s'imposent concernant l'emploi des temps et des modes en français. D'abord, certaines conjonctions de subordination exigent absolument le subjonctif, telles *avant que* et *jusqu'à ce que*. Dans les cas où celui-ci paraît trop lourd ou incongru à la forme passée, il est toujours possible de recourir à l'infinitif (« avant de traverser » plutôt que « avant que nous traversassions »). Il n'est pas admis, en revanche, de faire suivre ces locutions de l'indicatif (imparfait ou passé simple), comme on le trouve trop souvent dans les copies (« avant que nous traversions » ou « avant que nous traversâmes »). Quant à l'emploi

des temps, si la distinction passé simple / imparfait constitue un problème classique de la version, on comprend moins la difficulté de certains candidats à choisir entre le passé simple et le passé composé. Le temps habituel du récit au passé, en français, est le passé simple, combiné à l'imparfait. Le passé composé est en principe réservé à l'expression des faits révolus de la vie quotidienne ou des étapes de la biographie, ou encore des faits récents touchant à l'actualité politique, économique et sociale, c'est-à-dire qu'il s'emploie essentiellement dans la langue parlée ou dans la presse et seulement à titre exceptionnel dans un texte de type littéraire ou historique – encore aujourd'hui. Cela suppose bien entendu que les règles de formation et de conjugaison du passé simple soient connues : à voir le nombre de fautes commises sur ce point par les candidats qui ont opté pour ce temps, on peut se demander si le choix du passé composé dans d'autres copies ne s'explique pas tout bonnement par l'ignorance du passé simple. Le jury ne peut que souligner une fois de plus la nécessité d'acquérir une bonne maîtrise de tous les temps et modes du français, notamment du passé simple et de l'imparfait du subjonctif, dont la méconnaissance donne lieu à de nombreux barbarismes.

Notons pour finir que bon nombre de candidats se sont fort bien tirés d'affaire malgré les écueils évoqués. Si les meilleures copies n'étaient pas exemptes d'erreurs ou de maladresses, elles se distinguaient néanmoins par une compréhension presque sans faille du texte allemand et par une aisance certaine dans le maniement de la langue française.

Dernière remarque : il n'est pas demandé aux candidats de traduire le titre de l'ouvrage dont est issu le texte de la version. Il est donc superflu de perdre du temps à chercher une traduction car cela ne rapporte pas de points supplémentaires.

### **Traduction proposée<sup>1</sup>**

Les pieds fatigués par notre marche, Ernst et moi débouchâmes de la rue Albrecht (l'Albrechtstraße) sur la place municipale (principale) située (aménagée) sur un terrain en pente (une esplanade inclinée). Nous restâmes un bon moment au bord du trottoir, indécis, dans la lumière aveuglante de midi, avant de tenter, pareils à deux étrangers, de nous frayer un chemin à travers la circulation infernale de la petite ville (caractéristique des petites villes), manquant ainsi (et nous manquâmes, ce faisant) de nous faire renverser par un camion qui transportait du gravier. Parvenus sur le côté ombragé, nous trouvâmes refuge dans une auberge. L'obscurité qui nous enveloppa à notre entrée était de prime abord si impénétrable pour des yeux accoutumés à la clarté de midi que nous dûmes nous asseoir à la première table venue. Ce n'est que progressivement, et jusqu'à un certain point seulement, que la vue (faculté, acuité visuelle) nous revint (que nous recouvrâmes la vue) après cet éblouissement (aveuglement) passager, qu'émergèrent de la pénombre les autres clients, qui étaient, les uns, complètement penchés sur leur assiette (qui avaient le nez dans leur assiette), tandis que les autres se tenaient étrangement droits ou adossés (appuyés au dossier de leur chaise), mais qui, tous sans exception, comme je le remarquai (cela me frappa), étaient seuls dans leur coin (chacun pour soi), une assemblée muette, traversée seulement par la silhouette fantomatique

---

<sup>1</sup> Cette traduction n'est donnée qu'à titre indicatif. Les variantes proposées entre parenthèses ne sont pas exclusives.

de la serveuse, qui, dans ses allées et venues, semblait transmettre des messages secrets et des paroles chuchotées entre les différents clients et entre ceux-ci et l'aubergiste corpulent. Ernst renonça à manger [quelque chose] et préféra prendre l'une des cigarettes que je lui proposais (proposai, offrais, offris). Il retourna plusieurs fois dans sa main, avec une certaine considération, le paquet à l'inscription en anglais (à l'étiquette anglaise). Il inspira la fumée profondément, d'un air de connaisseur. Et, après avoir bu la première gorgée de sa bière, il dit en reposant son verre (sa chope, sa pinte) qu'il avait rêvé la nuit précédente (cette nuit-là) de boy-scouts anglais. Ce que, enchaînant sur ces propos, je lui racontai sur l'Angleterre, sur le comté de l'est de l'Angleterre où j'habite, sur les vastes champs de blé qui se transforment à l'automne en un désert brun s'étendant à perte de vue, sur les cours d'eau dans lesquels la marée fait remonter la mer et sur les inondations qui surviennent régulièrement dans ce pays, de sorte que l'on peut y parcourir (circuler sur / dans) les champs en barque, comme le faisaient autrefois les Egyptiens, tout cela, Ernst l'écouta avec le désintéret patient de celui qui connaît depuis belle lurette [et] dans les moindres détails ce dont on est en train de lui faire part. Puis, je lui demandai encore s'il pouvait écrire quelque chose (quelques lignes / mots) dans mon calepin, ce qu'il fit (ce dont il s'acquitta) d'ailleurs (en effet) sans la moindre hésitation, la main gauche appuyée (posée, en appui) sur la page ouverte, à l'aide du stylo à bille rétractable qu'il portait dans (sortit, avait sorti de) la poche de sa veste. Après cela (sur ce), nous nous en allâmes. Nous n'étions plus très loin du foyer Ste-Agnès. Au moment de nous séparer (de prendre congé), Ernst souleva (retira) son chapeau et, dressé sur la pointe des pieds, légèrement penché en avant, effectua un mouvement (geste) étudié (apprêté) pour remettre son chapeau tout en s'éloignant, ce qui était à la fois un jeu d'enfant et un difficile tour d'adresse. Cela me fit penser, de même que la manière dont il m'avait déjà salué le matin, à quelqu'un qui aurait (a) travaillé pendant de longues (des) années dans un cirque.